

chez sa mère souriante et joyeuse, et ne manquait jamais de faire une visite à Stylite.

Quand elles parlaient, leur entretien roulait le plus souvent sur les différents caractères des ordres religieux

## XII

Madame de Lendeven revint de Paris, et cette froideur impalpable, qui échappe à l'analyse, mais qui se glisse partout et suffit pour dénaturer et gâter tous les bonheurs, retomba sur la maison, et parut d'autant plus douloureuse au père de Stylite que son intérieur s'était pendant un mois réchauffé à la bonne grâce, au rayonnement de la jeune fille.

La table redevint austère, froide, frugale ; les promenades du soir furent supprimées ; la conversation perdit son tour animé. Le temps des repas, qui réunissait la famille, ne fut employé qu'à parler des économies réalisables, à calculer des chiffres de dépense.

Le fonctionnaire, attaché tout le jour à son bureau, à sa caisse, qui ne voyait, qui ne trouvait, qui ne faisait que des calculs, était encore assourdi, fatigué par des comptes nouveaux.

Madame de Lendeven l'entretenait des canifs perdus, des livres tachés d'encre, des cahiers égarés de Roland ; elle trouvait chaque jour une augmentation désastreuse sur les denrées ; les professeurs de Stylite se faisaient payer trop cher, et l'un d'eux regardait toujours à sa montre pour voir si son heure était écoulée.

Puis, c'étaient des remarques puérides, des cancans de province ; madame Auval, la femme du président dépensait trop ; celle du procureur général était avare ; les dîners de madame Lambert la ruinaient ; cette autre conduisait ses filles aux eaux dans l'espérance fallacieuse de les marier, malgré la maigreur de leur dot...

M de Lendeven répondait par monosyllabes ; parfois il regardait Stylite et semblait lui redemander les entretiens d'autrefois.